ressemble à un souvenir; il est donc le créateur des éléments qu'il apporte en venant dans ce monde : le travail antérieur est représenté chez lui par les empreintes cérébrales, merveilleux clavier qui donne sa note à la moindre pression; aussi le verra-t-on, dès l'école, dominer ses condisciples et acquérir le savoir avec une facilité remarquable. Ce qu'on appelle les vocations n'a pas d'autre origine.

Après la mort, ainsi que nous l'avons dit, l'être conserve sa forme périspritale, qui résume pour lui tous les progrès accomplis dans ses vies terrestres. L'empreinte du cerveau demeure la même; mais la matière cérébrale terrestre est remplacée par une matière phosphorescente qui stimule les propriétés de la mémoire, et donne une grande acuité aux facultés acquises. C'est pour cette raison, sans nul doute, que les voyants de toutes les religions, de toutes les sectes, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, ont vu la tête des saints et des esprits qui leur apparaissaient, entourée d'une auréole plus ou moins vive. C'est le nimbe de toutes les peintures byzantines, dont il est facile à chacun d'admirer les beaux spécimens à Saint-Marc de Venise, comme à Sainte-Sophie à Constantinople.

Sur la plus grande partie du globe le préjugé des castes subsiste malheureusement encore, et les aristocraties d'Europe, tout autant que celles des nations sauvages, sont convaincues qu'elles appartiennent à une essence supérieure au reste de l'humanité; elles ignorent et voudront ignorer longtemps encore que la naissance d'un enfant ne constitue pas une création de toutes pièces, puisque c'est le retour d'un être ayant déjà vécu, et revenant se perfectionner au creuset de la lutte terrestre pour l'existence; elles ne soupçonnent pas que parfois, peut-être souvent, cet enfant est un vilain orgueilleux attiré par des fluides similaires, et cherchant une famille au sein de laquelle, il espère trouver une vie en rapport avec ses instincts. Par contre, beaucoup de membres de l'aristocratie renoncent à leurs anciennes attaches, et choisissent une humble naissance, se sentant capables de se créer un nom par la force de leur mérite personnel, sans avoir besoin de l'apporter en naissant.

Dans le monde invisible, les préjugés persistent; en peut-il être autrement, puisque les cerveaux demeurent les mêmes? Mais, sitôt que l'esprit est éclairé, il comprend qu'il n'y a pas d'autre supériorité que celle de l'intelligence, que les meilleurs et les plus instruits sont réellement les plus élevés.

L'intelligence ne s'acquiert que par le travail; si le cerveau ne fonctionne pas, les circonvolutions ne s'augmentent ni ne se transforment; sans elles, le clavier est muet, l'instrument ne vibre pas.

L'ignorant aurait grand tort d'envier son frère aîné le savant; car l'intelligence que celui-ci possède a été acquise par lui-même uniquement, étape par étape, sur le champ de bataille du progrès. Il lui est facile d'atteindre le même but, dans un temps plus ou moins long, suivant sa volonté au travail. Ce but est voilé, il est vrai, mais par le seul fait de notre ignorance.

Le progrès à réaliser sur la Terre est une loi qui nous est imposée; nous ne pouvons nous y soustraire, il faut subir les existences successives. La conséquence logique en

est l'obligation, pour le bien général, de préparer les meilleures conditions de retour à ceux qui ont à revenir ici-bas. Tous les peuples de la Terre ont cru au pouvoir des morts sur les vivants. Bannie de la froide raison, cette idée se réfugie dans le sentiment, dans l'instinct[1]. C'est que l'humanité est un grand tout qui ne laisse détacher ses parties qu'à la condition de les rejoindre et de les régénérer sans cesse. Cet ordre d'idées est purement intellectuel, et s'il est si difficile de le faire saisir, c'est que, dans notre monde matériel, forcément les hommes sont matériels, et toutes leurs idées sont couvertes par la sensation; mais nous devons espérer que, dans la suite des temps, de nouveaux fluides, dont l'action est encore voilée à nos sens, transformeront en nous, autour de nous, les conditions de la matière, et permettront enfin à la pensée de prendre son essor dans les hautes régions de l'idéal, de comprendre tous les segments d'existences dont la succession forme, à travers les interruptions, la véritable unité de la vie.

Avant de terminer ce travail, consacrons quelques lignes à l'étude de la race animale, dont nous avons indiqué seulement le rôle prépondérant dans l'œuvre de la création, sans avoir insisté sur sa collaboration utile, sur son affection et son dévouement pour l'homme, auquel elle ne réclame, en échange de tant de services, qu'un peu de nourriture et de bons traitements.

1. Auguste Comte lui-même (*Philosophie positive*) a déclaré dans une phrase magnifique : « Les morts me semblent plus puissants que les vivants. Ce sont eux qui nous soutiennent et nous poussent en avant dans l'âpre montée du progrès ».

L'homme est un animal arrivé, l'animal est un homme en formation. Il importe peu à l'homme, en possession d'une intelligence, d'avoir passé par les filières de la vie animale, d'être parti de la cellule verte et de compter parmi ses ancêtres un âne ou un singe.

Entre l'animal sauvage et l'animal domestique, l'écart est sensible; les expériences faites récemment sur le chien sauvage d'Amérique ont donné la mesure de la sélection qui s'est faite en Europe, pour constituer les races diverses, si intelligentes, de nos chiens domestiques. En effet, plusieurs générations de ces chiens sauvages, soignés, cultivés intellectuellement, n'ont pu arriver à produire qu'un spécimen peu différencié de leur point de départ; nous voulons dire par là que notre chien est, à ce point de vue, aussi éloigné du chien sauvage, que peut l'être l'homme du XIXe siècle, de son ancêtre de l'âge de la pierre.

Il est de toute vraisemblance que les chiens intelligents, dont les évolutions n'ont pas été entravées par la mort prématurée, qui ont travaillé, sous l'égide de l'homme à des choses relativement intellectuelles, chasse, garde, attelage de traîneaux de voyage et de poste dans les pays froids, etc., arrivent par sélection à l'extrême limite de l'animalité et sont prêts pour l'étape humaine. Que dit-on d'un animal intelligent, dont le regard, le geste, l'attitude expriment clairement la pensée : « Il ne lui manque que la parole ». Et rien n'est plus vrai, cela veut dire qu'il est prêt pour l'incarnation humaine.

Remarquons bien qu'on ne peut attribuer aux facultés de l'homme, un caractère spécial les distinguant absolument des facultés de l'animal, dont l'évolution psychique

ne peut s'être arrêtée brusquement. Cela est d'autant plus invraisemblable qu'un tel arrêt coïnciderait avec l'apparition du premier homme venu sans doute du singe anthropoïde : où donc ce premier homme aurait-il puisé ses facultés relativement supérieures? Comment établir qu'il existe, entre l'âme de l'homme et l'âme de l'animal, une différence telle que la continuité de celle-ci en paraît impossible? Cette différence, où la trouver? Ce n'est pas dans les sphères émotionnelles assurément ; l'animal supérieur éprouve nos émotions : la seule différence gît dans l'intensité.

La volonté, qui peut la refuser à l'animal ? La réflexion ? Mais il en est doué et il s'en sert ! Observons le cheval en une seule circonstance. Son maître l'avertit de marcher plus rapidement : il ne sait pas d'abord ce qu'il doit faire ! mais, un coup d'éperon suivant l'émission de la voix, le cheval, aiguillonné par une sensation douloureuse, accélère sa marche ; alors, plus besoin d'éperon de la part du maître : le cheval par sa réflexion acquiert l'idée juste qu'il doit précipiter sa marche à cette inflexion de voix, s'il veut éviter la douleur d'un rappel à l'ordre.

Des voyageurs, dans lesquels nous avons pleine confiance, nous ont rapporté que les chiens de Constantinople sont organisés en bandes et vivent des immondices de la ville qui, sans eux, ne seraient pas enlevées. Leur organisation présente les apparences d'une sorte de société, et lorsqu'un membre ne peut remplir les fonctions qui lui sont attribuées, pour cause de vieillesse ou de maladie, il est retranché comme inutile et étranglé sur un signe du chef.

Nous avons vu un chien qui, lorsque son maître ne se

préparait pas pour la chasse à l'heure habituelle, lui apportait ses chaussures de chasse afin de lui rafraîchir la mémoire.

Un petit chat, friand de lait, avait observé dans la cuisine de ses maîtres le meuble où on serrait le liquide ; pendant plusieurs jours, avec l'air méditatif propre à son espèce, il considéra ce meuble ; c'était un buffet bas fermé seulement avec un taquet de bois, comme il en existe dans les campagnes : quelques jours après, minet avait réussi à tourner le taquet, et trouvé la récompense de ses très justes réflexions.

Nous lisons dans Romanes (*Évolution mentale des animaux*), le fait suivant : M. Macpherson avait un vieux matou et un jeune chat de quelques mois. Le vieux chat, qui avait été longtemps un favori, était jaloux du petit et lui témoignait une aversion notable. Un jour, on enleva en partie le plancher d'une chambre du sous-sol pour réparer quelques tuyaux ; le jour qui suivit celui où les planches avaient été remises en place, le vieux chat entra dans la cuisine (il vivait toujours à l'étage au-dessus), se frotta contre la cuisinière et miaula sans trêve ni cesse jusqu'à ce qu'il eût attiré son attention. Alors, courant deci de-là, il la conduisit dans la chambre où le travail avait été fait ; la cuisinière, fort intriguée, entendit un faible miaulement venant de sous ses pieds, on enleva une planche, et le jeune chat sortit sain et sauf, mais à moitié mort de faim. Le vieux chat surveilla toute l'opération avec beaucoup d'intérêt jusqu'à ce que le jeune fût remis en liberté. Mais, s'étant assuré que celui-ci était sauf, il quitta la chambre aussitôt, sans manifester la moindre satisfac-

tion de le voir; jamais non plus, par la suite, il ne lui devint amical.

Nous citerons encore un fait, extrait du même ouvrage de Romanes.

Près de la côte sud de San-Francisco, un fermier avait été ennuyé de la perte de plusieurs volailles. Des chiens avaient réussi à prendre plusieurs coyotes (petits loups) maraudeurs, mais l'un d'eux déroutait toujours les chiens en gagnant la côte ou la plage, où ses traces étaient aisées à perdre. Un jour, le fermier dédoubla sa meute; avec deux ou trois chiens, il s'en vint prendre position près de la grève. Le coyote approcha bientôt, suivi des autres chiens qui le serraient de près; on remarqua qu'à mesure que les vagues se retiraient, il les suivait du plus près possible. Dans aucun cas il ne laissa d'empreintes de pas qui ne fussent rapidement effacées par l'eau. Quand enfin il jugea qu'il avait été assez loin pour détruire la piste, il tourna et se dirigea vers l'intérieur des terres.

Il existe dans l'animalité un instinct bien remarquable; c'est celui qui pousse certains animaux à simuler la mort. C'est parmi les insectes qu'on en trouve le plus d'exemples: lorsqu'ils se croient menacés d'un danger, ils prennent exactement la position qu'ils ont après la mort et observent une immobilité complète.

Les oiseaux se transmettent, vraisemblablement, la terreur salutaire du plus destructeur des animaux, l'homme, et déploient pour s'en garer une sagacité surprenante. Nous en avons un exemple journalier dans la pie et la corneille. La première, familière en Norwège au point de venir picorer à l'intérieur des maisons, la deuxième, aussi

familière en Égypte, parce qu'elles ne sont persécutées ni l'une ni l'autre dans ces deux pays, sont tout au contraire, en d'autres lieux, constamment sur la défensive; aussi ont-elles acquis un coup d'œil remarquable, et ne se laissent-elles jamais approcher par une personne armée; on croirait à une faculté de distinguer avec précision la distance exacte par rapport aux armes à feu.

Voici un fait remarquable de raisonnement cité par Leuret (*Anat. comp. du système nerveux*) :

« Un orang-outang, qui est mort récemment à la ménagerie du Muséum, avait coutume, lorsque était venue l'heure du dîner, d'ouvrir la porte de sa chambre où il prenait son repas en compagnie de plusieurs personnes; comme il n'était pas assez grand pour atteindre la clef de la porte, il se pendait à une corde, se balançait et après quelques oscillations arrivait rapidement à la clef. Son gardien, ennuyé de tant d'exactitude, profita un jour de l'occasion pour faire trois nœuds à la corde, qui, ainsi raccourcie, ne permettait plus à l'orang d'atteindre la clef. L'animal, après un essai infructueux, reconnaissant la nature de l'obstacle qui s'opposait à la réalisation de son désir, grimpa à la corde, monta au-dessus des trois nœuds et les défit tous trois, en présence de M. Geoffroy-Saint-Hilaire qui me rapporta le fait. Le même singe désirant ouvrir une porte, son gardien lui donna un trousseau de quinze clefs; le singe les essaya l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'il eut trouvé celle qui ouvrait : une autre fois, une barre de fer ayant été mise entre ses mains, il s'en servit comme d'un levier. »

Dans un voyage que nous fîmes en Angleterre, il y a bien

vingt-cinq ans au moins, le directeur du Jardin zoologique de Londres nous fit remarquer une femelle de chimpanzé, qui n'eût certainement pas été déplacée dans un salon, et nous procura le plaisir d'assister à quelques usages de sa vie domestique ; elle s'asseyait à table, se servait de cuiller, de fourchette, de couteau, se versait à boire dans un verre, prenait du thé, le sucrait. Nous lui avons vu faire son lit dans les règles de l'art, se glisser dans ses draps de flanelle et ramener très correctement les couvertures sur elle.

Le jour où l'animal supérieur entrera dans la race de l'homme sauvage, en nombre plus limité que par le passé (et cela comme nous l'avons dit, à cause de la désassimilation des fluides), il pourrait se faire qu'en raison de modifications et de nouveaux besoins créés par la force des choses humaines, une nouvelle carrière s'ouvrît aux animaux supérieurs sous l'égide de l'homme et leur offrît des conditions de perfectibilité supérieure à celle de la vie sauvage actuelle : nous voulons parler des fonctions de serviteur et de manœuvre. Si l'emploi de la vapeur et de l'électricité, ainsi que de nouvelles découvertes en mécanique, amenaient la nécessité de faire presque tout le travail matériel avec des machines, pourquoi ne songerait-on pas à employer, à titre de manœuvre, certaines espèces de grands singes, chimpanzé, orang-outang, dont la race, acclimatée et dressée, d'un côté rendrait les plus grands services comme production de travail et de l'autre amènerait pour ces animaux, en même temps que leur développement cérébral, l'emploi de leur prodigieuse activité qui pour le moment est une force absolument perdue ? Nous croyons que cet élément de progrès est certainement

supérieur à celui que l'animal trouve en entrant dans la race des hommes sauvages.

Avec les tendances de la vie moderne, l'homme qui a besoin de travailler et n'est pas dépourvu de toute intelligence, cherche par tous les moyens possibles à se soustraire au travail manuel. Cette tendance, grosse de périls pour la société, s'accentue malheureusement chaque jour. Nous croyons que, dans l'avenir, afin de procurer la sécurité à celui qui fait travailler, la pensée que nous venons d'exprimer germera dans le cerveau de certains éleveurs, auxquels il serait facile de commencer des essais dans les colonies, car la question la plus difficile à résoudre serait celle de l'acclimatation. Tout naturaliste ayant observé les singes, sait à n'en pas douter à quel point ces animaux sont capables de travail ; en peu de temps, ils apprendraient la maçonnerie rudimentaire, certains soins à donner aux récoltes, tels que de les rentrer dans les granges, de les charger sur des charrettes. Le plaisir de l'occupation aidant, la bonne nourriture, les soins donnés par l'homme, les traitements bienveillants nous auraient, au bout de quelques générations bien cultivées, procuré une armée de serviteurs ponctuels, silencieux, qui ne troubleraient jamais par des grèves ou des propagandes pernicieuses la sécurité ou la fortune des grands et des petits industriels.

Le singe deviendrait une sorte d'homme inférieur très utile : ses facultés d'imitation, développées par le travail et l'évolution mentale qui en résulterait, amèneraient vite pour lui un progrès sensible. Enfin, lorsqu'il se trouverait des sujets vicieux, on n'aurait pas besoin de réclamer le secours de la justice ; sélection et croisement, ces deux

puissantes forces de la nature pour modifier la matière, pourraient être employées sur une large échelle, au grand bénéfice de l'homme.

Nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs un passage d'une épopée indienne, le *Ramayana*, où les singes jouent un rôle prépondérant.

De l'étude de la littérature sanscrite il résulte que les singes constituaient, à une époque bien lointaine, une population considérable, et qu'ils étaient mêlés plus qu'on ne le croit généralement aux événements de la vie des hommes; le lecteur qui aurait le temps et la patience de faire des recherches à cet égard serait dédommagé de son travail par une ample moisson de faits. Malheureusement, la traduction du sanscrit ne peut se faire avec la concision que nous sommes habitués à mettre dans nos langues européennes. Notre vie sociale surchauffée veut la brièveté des récits ; le sanscrit, langue d'une race contemplative, se perd en images, en descriptions, en redites.

Le *Ramayana*, grand poème de sept cent quarante pages, est consacré au récit des aventures de *Rama* en quête de sa femme *Sita*, enlevée par le prince des démons *Ravana*. Rama finit par la retrouver et la reprendre avec le secours du roi des singes *Sougriva*, qui met en mouvement tous ses sujets, dont le plus grand est *Hanoumat*, le héros simiesque par excellence.

Rama, au désespoir d'avoir perdu Sita, vient demander aide et consolation à Sougriva, le bon roi des singes. Sougriva promet de faire des efforts pour retrouver la noble Sita; il fait un appel à tous ses sujets, et se met à leur tête : *il fait grincer les longues dents de sa bouche, et la*

fureur teignant son poil d'une couleur plus rouge encore, sa face brille avec des yeux tout grands ouverts, comme un lac aux lotus épanouis.

Les masses simiennes s'ébranlent, leur marche est un tonnerre, les chefs chargés des ordres du roi Sougriva, font appel à tous les singes des pays éloignés, afin qu'ils viennent soutenir la cause de Rama. Les singes alliés accourent de partout, même des sommets de l'Himalaya. Sougriva se réjouit : son armée est innombrable. Une fois cette multitude réunie, il va trouver Rama, il lui rappelle qu'il ne fait que lui rendre service pour service : « J'avais perdu, lui dit-il, toute ma gloire, l'empire des singes; grâce à toi, héros aux longs bras, j'ai tout recouvré! Compte donc sur moi et les miens, mes singes vont combattre pour toi; leurs armes sont des rochers et des tiges de palmiers; ils arracheront la vie à tes ennemis, ils te rendront Sita. »

Sougriva tient en haute estime la force et la bravoure d'Hanoumat. Voici en quels termes il lui adresse la parole au départ : on dirait le discours d'un général en chef.

« Je ne vois personne ni sur terre, ni sur les eaux, ni dans l'atmosphère, ni dans le séjour des morts, qui puisse mettre obstacle à ta route; les mondes te sont connus, Hanoumat! Va, fils du vent! Sur la terre, aucun être ne t'égale en force, va, et que Sita soit rendue à nos yeux. »

L'immense armée des singes est en campagne; après bien des recherches, criant, marchant, grimpant, courant, ne se décourageant jamais, montant à la cime des arbres afin d'observer plus facilement, si nombreuse que « le soleil en est obscurci », la marée simienne découvre le palais